

Résister à l'absurde

Monique LaRue

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

Le Québec des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31409ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRue, M. (1992). Résister à l'absurde. *Liberté*, 34(5), 66–68.

MONIQUE LARUE

RÉSISTER À L'ABSURDE

Je ne sais pas s'il est encore possible de se prononcer sur la question de l'indépendance politique du Québec. Mais ne pas y réfléchir est impossible. Prise dans son sens large, et pas seulement politique, la question de l'indépendance, ou de l'identité, du Québec, est un des motifs les plus forts de la littérature québécoise. Aucune œuvre qui compte n'a été indifférente ou imperméable à cette question. La conception que nous nous faisons de l'autonomie et de l'histoire de la littérature québécoise, de son statut, de ses institutions, de sa spécificité et de sa place dans le monde, est liée à cette question.

Ce n'est évidemment pas la seule raison de se prononcer: tous les citoyens du Québec devraient penser à cette question actuellement. Mais ils ne le font pas. Les écrivains ne peuvent l'éviter. Mais cette tâche exige beaucoup plus de courage que de répondre oui ou non à la question. On s'attend généralement, d'ailleurs, à ce qu'un écrivain québécois soit indépendantiste et en faveur du nationalisme culturel, économique et politique (je place les épithètes par ordre d'importance décroissante). Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

La question, manifestement, est devenue absurde, dans le sens pointu, formel du terme. Dans une pièce de Beckett ou de Ionesco, on ne se prononcerait pas sur la question de l'indépendance du Québec. La chose serait discursivement impossible. La dramaturgie même démontrerait qu'il

est trop tard. Depuis 1980, nous sommes devenus progressivement incapables de conceptualiser la situation parce que le langage que nous employons n'a pas changé. Tout se passe comme si rien ne s'était passé, comme si les choses ne se modifiaient pas. Pourtant, on apprend que Claude Morin s'est réellement pris pour H. de Heutz. Que la loi québécoise sur le référendum pourrait être contestée en vertu de la Charte des droits de l'Homme. Les Iroquois reviennent. L'Hydro fait rire de nous. Les cartes territoriales se lézardent. Les nations ont beau se venger, l'interdépendance des États se noue chaque jour davantage. Les pays, les drapeaux, n'existent plus que dans l'esprit des promoteurs. Le nationalisme ethnique tue les populations, détruit les villes. Et le mot nation, si on continue à l'employer, comme on le fait au Québec ou en France, ne peut signifier que l'adhésion volontaire, rationnelle, indépendante de l'origine ou de l'identité, à certains paramètres, dont la langue. Mais nous posons toujours la même vieille question. Nous exigeons qu'on la pose.

On peut sortir de l'absurde par le frisson, par la peur. La langue, justement, est une des raisons urgentes pour lesquelles les écrivains ne peuvent pas se permettre de radoter dans une langue de bois qui les sépare du réel, ou de se reconforter en ânonnant oui comme réponse pendant que leurs concitoyens sont au Stade olympique. Si le Québec s'est dit non une fois, c'était une fois de trop, et une fois c'est assez. Il faudrait faire le deuil des concepts qui ont animé, peut-être, notre littérature, mobilisé, en leur temps, les énergies, mais qui ont bel et bien avorté. En inventer d'autres, en toute fidélité au désir de vie pour le Québec, en acceptant ce qu'il est devenu, dans la liberté, la maturité de la pensée, pour permettre à notre littérature d'avancer, de traverser la confusion actuelle, et d'apporter ce qu'elle peut apporter, qui n'est pas tout, mais qui n'est pas rien, au Québec.

Notre «fatigue culturelle» est intense, et peut-être faudrait-il parler de «burn-out». Pourtant si on me demande si ce que j'écris est influencé par la question de l'indépendance du Québec, je ne peux que répondre oui. Je dis cela intuitivement. Je suis une romancière, pas une essayiste, et je n'ai aucune formation politique. Je n'écris pas sur des sujets politiques, je ne «cible» pas «collectif». Mais la forme que je travaille, celle du récit, parce que j'aime son pouvoir d'éclaircissement, de netteté, ou encore le style et la langue que je préconise, et même le sujet actuel de mon travail (disons, la mélancolie) sont une résistance à l'absurde de la situation politique dans laquelle ont vécu mon grand-père, mon père, et dans laquelle vivront, vivent déjà mes enfants. Il est impossible de ne pas avoir comme sujet le Québec quand on écrit de la fiction au Québec. Ce n'est pas la seule dimension, mais c'est une dimension essentielle.

Pour être honnête, je ne crois pas que l'indépendance politique du Québec va se réaliser: pas de la façon claire et absolue que ces mots ont signifié jusqu'à maintenant. Mais je ne serai jamais contre l'indépendance politique du Québec.